

Lorsque les aveugles se prennent pour des voyants

Depuis *l'invention* de la modernité et de la mondialisation, la terre, semble-t-il, ne tourne plus autour du soleil, mais de l'utopie. Tout est possible. Suffit d'y penser et, surtout, de trouver un chercheur, il y en a tellement qu'on ne sait plus quoi faire avec, qui avalise l'hypothèse. Immédiatement cette dernière devient vérité, voire même dogme auquel il faut adhérer quasi sous peine d'excommunication. On a ainsi vu des idées «géniales» engendrées par le cerveau de pédagogues hautement qualifiés qui, suite à des recherches sérieuses, ont réussi à faire imposer aux élèves toute une série de mesures supposément révolutionnaires et que se sont révélées être des pétards mouillés. Il suffit de se rappeler l'imposition des tableaux interactifs, l'intégration des enfants en difficulté grave d'apprentissage au groupe régulier, sous prétexte de les socialiser, sans oublier une docimologie tellement raffinée que plus personne ne s'y retrouve. Et j'en passe.

La dernière venue à ma connaissance concerne l'enseignement de l'anglais dans les écoles francophones ou dites tels. Un éminent psychologue qui a, sans aucun doute, mené de longues et couteuses recherches, en arrive à la conclusion que les enfants à qui on a fait apprendre deux langues dès leurs bas âges, ont des cerveaux mieux développés que celui des autres enfants à qui on a donné à boire que du petit lait français. Oh la bonne nouvelle ! Enfin on va pouvoir angliciser nos jeunes dès la prénaternelle, ainsi qu'il en sera dans une garderie située dans un patelin pas loin de chez moi.

L'annonce de cette innovation révolutionnaire en a été faite tout dernièrement, via une publicité locale, avec la mention : *pour la première fois dans le monde*, un enseignement de l'anglais dès la prématernelle. Rien de moins. De nos jours, quiconque peut se targuer de situer son action dans l'axe de la mondialisation, ne peut qu'être médaillé. J'ai donc vivement écrit au responsable de cette garderie pour le féliciter chaleureusement. Sa vision et son courage, lui fis-je remarquer, étaient dignes de ceux des plus grands pédagogues et je ne doutais point que très bientôt, son exemple serait suivi un peu partout *in our fine province of Québec*. Bien entendu il ne comprit point mon humour noir et, dans une longue lettre quasi tachée de larmes, il me remercia pour mon appui dont il aurait probablement besoin pour convaincre quelques récalcitrants qui refuseraient de placer leurs enfants dans une prématernelle bilingue.

Mais je n'avais aucune crainte pour lui. Nos bons québécois ne demandent pas mieux que de devenir anglophones pour enfin régler la question nationale à un autre niveau. Je sais bien que la plupart ne sont pas autant radical que moi et voit dans l'apprentissage de l'anglais par leurs rejetons une sorte de police d'assurance. Cette compétence, quasi indispensable, leur permettra de se trouver un emploi plus facilement, toutes les grandes compagnies, et même les autres, installées au Québec, étant, à toute fin pratique des compagnies anglophones, au moins en ce qui concerne le personnel de la direction, et même ailleurs au long de la chaîne de production. Ce choix leur est d'autant plus facile à défendre que la plupart ignore qu'une culture, un peuple et une nation se constituent autour d'une langue et d'une littérature grâce auxquelles il leur est possible de découvrir leur identité et de l'habiter d'une façon créatrice et efficace.

J'entends, par littérature, des textes écrits dans une langue vivante enracinée dans l'âme et l'être de celui qui la parle et pousse cet enracinement jusqu'à ce qu'il devienne origine de textes dans

lequel la conscience accomplit son destin et celui de tous ceux qui la parlent. La littérature est donc un lieu qu'on doit apprendre à habiter afin qu'elle devienne pour celui qui la recrée occasion d'une mise au monde qui lui permet de se reconnaître et de s'accomplir. Mais on n'arrive pas cela tout d'un coup ni, surtout, rapidement. Cet apprentissage, autant de la langue, de la littérature que de la culture, lorsqu'on entend, par ce mot, façon d'être qui caractérise tous ceux qui sont nourris par elles, se fait d'abord à la maison. L'école est censée prendre la relève des parents et aider les élèves et les étudiants à se situer dans leur culture propre en s'appropriant une langue nourricière qu'on appelle pour cela langue maternelle qui, bien entendu, est bien plus qu'un moyen de communication. Je sais qu'un éminent linguiste n'a pas craint d'affirmer que, parce qu'elle n'était pas orientée vers la transmission de connaissances, la poésie était un monstre linguistique dont il fallait se débarrasser. C'est avoir de la langue et du langage une conception bien étroite. Réduire la langue et le langage à des outils alors qu'ils sont surtout des lieux permettant à celui qui parle cette langue de s'enraciner et de s'accomplir en elle, ne peut que contribuer à une défrancisation de notre beau Québec.

Est-ce que tout cela signifie que l'appropriation de sa langue maternelle, celle qui nourrit l'être et lui permet de s'accomplir, exige, qu'aucune langue seconde ne soit, non seulement parlé, mais maîtrisé. Absolument pas. Mais il existe une différence majeure entre la langue maternelle qui n'est pas d'abord une langue de communication, même si cela également, et une autre langue apprise spécifiquement pour être capable de communiquer dans cette langue. La seconde s'apprend surtout par le code propre à cette langue seconde, la rédaction de textes dits de communication en termes clairs et dans un langage précis. Ce qui fait de celui qui a appris cette langue quelqu'un de plus polyvalent, sur le plan de la communication pratique et intellectuelle.

Mais, pour des raisons que j'approfondirai plus bas, cet apprentissage ne peut s'effectuer à n'importe quel moment de la vie scolaire. On ne devient pas francophone parce qu'on parle trois langues, dont le français, mais parce qu'on partage une certaine vision du monde et de la société enracinée dans la langue française. Sans cet enracinement de la conscience dans sa langue maternelle, cette dernière a de grandes chances de demeurer anonyme, déficiente et non créatrice. Ce qui entraîne chez celui à qui on a refusé de s'enraciner dans sa langue, parce qu'on a pas pris le temps nécessaire à cette acquisition, une sorte de flottement existentiel, sa sensibilité et son intelligence concrète, celle qui nous permet de nous rencontrer en rencontrant le monde et les choses sous un mode réel, n'ayant pas de sol à l'intérieur duquel puiser pour se nourrir et s'accomplir.

Cet éveil et cette appropriation de la langue exigent du temps, beaucoup de temps. Car en plus de se familiariser avec le langage courant, il faut une initiation à la lecture des œuvres littéraires, principalement la poésie. Or c'est justement elle qui est généralement sacrifiée pour libérer un horaire déjà très chargé et permettre que soient enseignée la langue seconde. On sacrifie également l'enseignement de toute lecture récréatrice autant des romans, des pièces de théâtre et des essais littéraires que de la poésie.

Vivre en français veut dire infiniment plus que réussir l'examen uniforme du français grâce auquel on peut s'assurer que les étudiantes et étudiants sont capables d'organiser leur «pensée» et de défendre ou de présenter un sujet avec quelque chance d'être compris par ceux qui le liront. Tout cela est de l'ordre intellectuel, c'est-à-dire abstrait. Or l'existence est de l'ordre de l'ontologique concret, bien plus que de la logique. Tout cet apprentissage de lecture (on ne lit pas un roman, encore moins un poème comme on lit un traité de biologie ou tout autre essai scientifique) et de récréation de textes, parce qu'il n'est soumis à aucune évaluation,

finit par être considéré comme secondaire, pour ne pas dire accessoire. Le Ministère de l'éducation n'accorde aucune importance à cette partie de la formation, sous prétexte que cela n'est pas évaluable. Ce qui, tout d'abord, est faux. Et ce qui, ensuite, manifeste le peu d'importance accordée à la littérature par ceux qui sont responsables de l'organisation des programmes.

Si on nourrissait un réel désir de permettre à l'étudiant de s'approprier sa langue et son identité, on trouverait, sans difficulté, un moyen d'évaluer l'acquisition d'un autre mode de connaissance que la connaissance objective ou scientifique. La littérature est un *mode de connaissance* (et non un simple jeu avec les mots) différent de celui que permet la chimie ou les mathématiques. Son évaluation ne peut être conforme à celle qu'on exige pour ces sciences. Mais il existe d'autres façons d'évaluer la connaissance subjective, même si les docimologues n'en parlent pas, généralement par ignorance. Ils sont eux-mêmes des hommes de science, comment pourraient-ils parler de l'évaluation d'une démarche dont ils ne reconnaissent même pas l'existence.

Mais tel n'est pas l'essentiel de mon propos. Ce qui m'interroge dans la situation mise à jour par les responsables de la garderie dont j'ai parlé, c'est le moment choisi pour commencer l'enseignement de l'anglais. À quatre ans, un enfant n'est pas encore enraciné dans sa langue et sa culture. Et ce n'est pas en le plongeant dans une autre culture qu'on lui permettra de le faire. C'est évident qu'un enfant peut apprendre une langue seconde à quatre ans et même avant. Mais cela aura pour effet de faire de lui une sorte de déraciné culturel, ne sachant pas au juste à quel monde il appartient ni quelle est son identité propre. Il lui faudra bien, un jour, choisir s'il veut retomber sur ses jambes et commencer à marcher dans un monde qu'il reconnaît comme sien. Certains choisiront le français et d'autres, de plus en plus nombreux, l'anglais, comme cela s'est passé partout ailleurs dans ce que monsieur Chrétien, ce grand Canadian, appelait *le plus*

beau pays du monde. Il s'agit là, sous des dehors on ne peut plus humanistes, d'angliciser et d'américaniser les québécois avec la bénédiction de toute la faune intellectuelle qui a les yeux tellement rivés sur la dernière théorie à la mode qu'elle ne s'aperçoit pas que le bateau coule et que personne ne passera à travers le déluge sans se renier lui-même par manque de courage et de vision de la part de nos *élites*, comme on les appelait autrefois.

Il me semble que l'anglais, puisque c'est de cela qu'il s'agit ici, devrait être enseigné plus tard, début, et même fin du secondaire, après que la conscience des étudiants se soient vraiment enracinés dans une langue et une culture qui véhiculent leurs valeurs propres et permet de penser le monde d'une façon particulière propre à la francophonie. Une langue et une culture, comme disait le frère Untel dans le temps où il était célèbre, valent bien une espèce en voie de disparition. Il me semble qu'une culture est au moins autant importante qu'un *panda* ou un *tigre royal*. À moins que ce soit vraiment cela qui nous intéresse et que nos dirigeants politiques qui manient les sophismes avec beaucoup de virtuosité, de vrais charmeurs de serpents, fassent tout en leur pouvoir pour noyer le poisson avant de le donner à manger aux chiens, en ayant l'air de travailler au salut du peuple et à l'épanouissement de la nation.

Bien entendu, le fait de ne pas enseigner l'anglais avant la fin du secondaire ne règle pas automatiquement la question de l'appropriation de leur culture par nos élèves et nos étudiants. Pour que l'appropriation de sa langue comme lieu de manifestation de l'âme et de l'être des francophones soit effective, il est nécessaire de revoir notre façon d'enseigner le français et la littérature. Cesser de considérer la langue du seul point de vue de la linguistique pour qui, la langue n'est qu'un système qui faut apprendre par cœur, ainsi qu'il en va avec l'enseignement de la grammaire. Comme si, en arrivant à l'école, tout à coup, l'enfant et l'adolescent n'était plus incarné nulle part. Qu'ils devenaient des cerveaux artificiels

qui carburent à la seule logique et que tout ce qui ne pouvait être considéré tel, devait être immédiatement banni de l'aire scolaire.

Revenir à la langue telle qu'elle est avant d'avoir été asséchée et corsetée par les linguistes. A la langue vivante donc, qui est tellement plus qu'un simple système, même si cela également. Il s'agit d'un système ouvert qui ne peut être vraiment découvert et habité que de l'intérieur alors que la conscience l'investit pour en faire un lieu habitable par elle et par toutes les consciences participant à cette langue. Ce qui exige que l'approche de la langue s'enracine dans la langue vivante : la littérature. C'est par et dans la littérature qu'à l'école, la langue et la culture francophone s'incarnent dans la conscience des enfants et adolescents. Et non à partir d'exercices fort ennuyants qui exigent de celui qui doit les réussir, de s'éloigner de la vraie langue pour commencer à parler comme un robot qui réagit adéquatement aux différents stimuli qu'il reçoit de l'intérieur comme de l'extérieur. Et il faut, pour cela, du temps, beaucoup de temps qu'on ne trouve pas dans l'horaire actuel de l'enseignement de la langue et de la littérature.

Du temps et de la passion de la part de ceux qui pour la langue française elle-même et ce qu'elle donne à voir et à sentir à tous ceux qui la parlent vraiment. L'actuel programme qui régit les écoles francophones est axé presque uniquement sur l'acquisition de la méthode scientifique et de toutes les connaissances nécessaires à cette acquisition. Et ce qui ne pouvait pas être traité scientifiquement, comme il en va pour la langue vivante et la culture fondatrice, on s'est arrangé pour qu'elles entrent dans le cadre étroit de l'objectivité. Ce qui fait qu'on enseigne autant le français que l'anglais comme des codes de transmission, rien de plus. Ce qui rendra ceux qui nous succéderont, encore moins francophone que nous ne le sommes, jusqu'au moment, qui n'est pas très loin, où ils oseront poser la question : si toute langue n'est qu'un système de communication, pourquoi ne pas préférer celui qui est plus universel et le plus efficace économiquement parlant ?